

LE PREMIER ROMAN RÉUSSI D'UNE TRENTENAIRE

FLORE, PERDUE MAIS PAS DÉSESPÉRÉE

Ex-espoir du snowboard français, ex-chef d'entreprise à succès aux Etats-Unis, Flore Vasseur, 33 ans, publie un premier livre dans lequel elle raconte une génération à bout de souffle. Portrait d'une jeune femme lucide, dont les illusions perdues n'ont en rien affecté la fraîcheur.

ÉMILIE GRANGERAY – PHOTO LIVIA SAAVEDRA POUR LE MONDE 2

Flore Vasseur avait d'abord pensé écrire un manuel pour changer le monde. Elle a finalement choisi le roman, qui « permet d'être plus libre, moins donneur de leçons ».



elle a «craché» son histoire. En quelques mois. Pour raconter ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait vécu, avec l'espoir sinon de changer le monde au moins de donner à réfléchir. C'est qu'elle a beau être descendue dans le réacteur du système capitaliste, être revenue de tout ou presque, elle n'est pas devenue aigrie. Au contraire. Lumineuse et souriante, elle a su garder une incroyable fraîcheur.

Née en 1973 à Annecy, Flore Vasseur grandit les skis aux pieds. Découvre bientôt le snowboard. La glisse et la vitesse, donc: «J'aime avaler, découvrir: ça me nourrit. J'ai beaucoup d'admiration pour les gens qui entreprennent, créent et prennent des risques. J'y vois toujours un signe de vie et d'exigence.» En attendant, elle intègre l'Institut d'études politiques de Grenoble. Et négocie un statut de sportive de haut niveau. Résultat: deux jours de cours par semaine pour cinq passés en haut des pistes.

COCHONS DE CAPITALISTES

Lucide, et bien qu'espoir du snowboard français, elle redescend aussi vite qu'elle est montée: «Je ne me voyais pas finir monitrice de ski. Et puis j'avais soif d'apprendre.» Ce sera HEC. A sa sortie, Flore Vasseur est embauchée par un groupe de luxe international. «Bombardée tout en haut», elle se lance à âme perdue dans le monde des *capitalist pigs*. Ses dents s'allongent, son regard durcit. Elle a perdu ses joues d'enfant. Sa mère ne la reconnaît plus. Tant pis.

Au bout de deux ans, elle décide de partir pour New York avec des envies de croquer la Grosse Pomme. Finalement, écrit-elle, «j'ai toujours eu faim. Dans les frigos de la France, tout me paraît plongé dans le formol. A New York, ils sont à double porte. Je dois venir habiter ici. Chercher les promesses de l'aube». Avec ce qu'il faut de rage et de culot, elle ouvre, à 24 ans, sa société d'«intelligence économique»: «Aux Etats-Unis, on crée une entreprise comme on joue à la dînette. 265 dollars sur Internet et deux heures plus tard l'administration acquiesce: "Nous vous souhaitons une belle réussite."»

Très vite, elle embauche six personnes. Conseille les plus grands – Cegetel, la Fnac, Havas, etc. Son cœur bat enfin. Du moins c'est ce qu'elle croit. Car dans cette ville où l'on n'a le temps de rien, la drague est réduite à sa plus simple expression: «Nice shoes. You wanna fuck?» («Jolies chaussures. Tu veux baiser?»). Notre Carrie Bradshaw – l'héroïne de *Sex and the City* – en devenant découvre ces femmes qui joggent le long de l'Hudson River ou à Central Park: «Elles ont toutes le

même petit mollet rond et ferme (...). La même fesse haute (...). Elles portent la dernière panoplie Nike Women. Elles courent attachées au labrador qui leur sert de présence humaine, un petit sac en plastique dans l'autre main.» Elle, elle fréquente des quadras sublimes et insolubles. Des accros au macrobio. Ou encore Marco qui, lors d'un *date* (rendez-vous galant), lui offre un cadeau enveloppé dans un papier rose bonbon. Touchée, notre héroïne au cœur d'artichaut déballe. Surprise! C'est un livre de finance d'entreprise... «Mes illusions donnent sur la cour», chantait Serge Gainsbourg.

Bientôt, la bulle Internet crève. Le marché s'écroule. Prof de yoga, consultant et coach deviennent un must: «A New York, tout se rentabilise, même les crises.» C'était compter sans le 11-Septembre. Ce jour-là, Flore Vasseur ne veut pas y croire. A vingt blocs des Twin Towers, elle se fait prendre en photo sur le balcon alors que la ville brûle et hurle. Aujourd'hui, elle en a honte: «Avoir fait ça... Je ne m'en remettrai jamais, dit-elle en rougissant. C'était comme un film: les avions, les hélicoptères. Il y a un moment où le cerveau décroche, incapable de penser cette réalité aussi effrayante.»

Déboussolée, la *Frenchie* rentre au bercail. Découvre l'anti-américanisme primaire:

Britney Spears déboulant sur les télévisions: «C'est obscène, mais c'est ça qu'on donne à voir de nous.» Son rêve vole une fois de plus en éclats: les *capitalist pigs* n'ont pas de nationalité et ne connaissent pas de frontière. Sauver l'humanité est devenu un business lucratif. «Avant, c'était Est ou Ouest. Il y avait les bons et les méchants. Aujourd'hui, il faut composer avec le "et" comme avec le "mais".»

Dépitée, toujours célibataire, Flore Vasseur trouve refuge dans ses montagnes. Se pose. Réfléchit. Se met à écrire. Pense d'abord à en faire un manuel du type «comment changer le monde en cinq chapitres». Avant finalement d'opter pour le roman: «Ça permet d'être plus libre, moins donneur de leçons.»

Une fille dans la ville, c'est un peu les *Illusions perdues* version 2006. On pense aussi à Tom Wolfe et à son *Bûcher des vanités*. A Bret Easton Ellis et à son monde peuplé de néo-yuppies chargés de cocaïne, caricatures d'eux-mêmes, panoplie Gucci en sus. A Douglas Coupland et à sa *Génération X*. Récit d'une jeune femme qui se rêvait *Wonderwoman* et dont les rêves se sont abîmés sur le tarmac, c'est aussi celui d'une génération mondialisée, mais à bout de souffle. Et qui, les rides venant, fait le décompte de ses

On pense à Tom Wolfe et à son «Bûcher des vanités». A Bret Easton Ellis et à son monde peuplé de néo-yuppies. A Douglas Coupland et à sa «Génération X»

«C'est imprégné dans l'ADN français. Malheureusement, Bush l'a flatté.» A peine posée, et malgré les questions métaphysiques d'usage, Flore Vasseur repart de plus belle. Mexico. Dubaï. Elle vole en *business class*. Dort dans des hôtels de luxe. Seule. Mais atrocement lucide: «J'abats du kilomètre en me racontant que j'avance. Je voyage dans l'espace, jamais dans le temps.»

En 2005, elle décide d'aller à Kaboul. Comme tant d'autres Occidentaux, son ex-petit ami se refait dans cette ville bombardée: «Bons petits du capitalisme, ils ont appris que relancer un pays, c'est créer des marchés. Enrichir la population. Surtout s'enrichir soi (...). Le petit personnel peut finir les plats.» Kaboul, une aventure comme une autre? Elle se souvient du chaos, des affiches de Microsoft placardées dans la ville, de

désillusions alors que le rappeur 50 Cent scande un dernier *Get Rich or Die Trying* («devenir riche ou mourir en essayant»).

Aujourd'hui, Flore Vasseur travaille toujours dans le marketing. N'a-t-elle pas eu envie de larguer les amarres, de tout lâcher, comme son frère aîné, businessman reconverti en boulanger dans le 10^e arrondissement de Paris? Pas vraiment. Sans doute parce que l'univers de l'entreprise, «même s'il est loin d'être parfait, est passionnant». Schizophrène? Sans doute, comme cette génération paumée à laquelle elle appartient. Ce qui est certain, c'est qu'à 33 ans Flore Vasseur fait une entrée fracassante dans la littérature. Et dissèque notre époque comme personne. ■

► *Une fille dans la ville*, de Flore Vasseur. Editions des Equateurs, 221 p., 17,50 €.